Document généré le 23 avr. 2024 22:36

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Petites traversées des langues ou La ville de quartiers revisitée

Catherine Leclerc

Volume 42, numéro 1 (247), février 2000

Sur un plateau

URI : https://id.erudit.org/iderudit/32640ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Leclerc, C. (2000). Petites traversées des langues ou La ville de quartiers revisitée. *Liberté*, *42*(1), 36–51.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2000

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

CATHERINE LECLERC

PETITES TRAVERSÉES DES LANGUES ou la ville de quartiers revisitée

Métro Mont-Royal. Je descends l'escalier qui mène à la plate-forme, m'assois sur un banc, attends le métro. C'est une journée ordinaire. Un homme fait la quête, avec peu de succès, le long de la rame. Près de moi, une femme lui répond en espagnol qu'elle ne parle pas français. Peut-être souhaite-t-elle simplement ne pas avoir à lui refuser elle aussi son aide; peut-être a-t-elle vraiment du mal à le comprendre. Quoi qu'il en soit, l'homme se reprend. *Dinero para comer*, articule-t-il maintenant avec un accent français. Je pense à cet article à écrire sur les petites traversées des langues qui s'accomplissent dans mon quartier. Ou à ce commentaire que formulait la leader d'une association italo-montréalaise sur la propension des membres de sa communauté à apprendre plus d'une langue: « Si l'on doit apprendre le turc pour manger, on apprendra le turc.[1] » Les langues auxquelles cette femme faisait allusion sont évidemment d'abord celles du pouvoir — le français, imposé par la loi; l'anglais, par l'économie. Mais Montréal est également une ville où les langues d'origine se conservent plus longtemps qu'ailleurs[2]. Quant aux quelques mots d'espagnol qu'un

1. Micheline Labelle et Joseph Lévy, *Ethnicité et enjeux sociaux: le Québec vu par les leaders de groupes ethnoculturels*, Québec, Liber, 1995, p. 158.

2. Voir entre autres Michel Paillé, « Choix linguistiques des immigrants dans les trois provinces canadiennes les plus populeuses », *International Journal of Canadian Studies/ Revue internationale d'études canadiennes*, nº 3, 1991, p. 185-193.

mendiant prononce dans le métro, il paraît plus juste d'y voir le signe d'une débrouillardise forcée qu'une stratégie de promotion sociale. Le principal intéressé gardait ses opinions et les détails de sa vie pour lui. Mais d'autres récits sur le plurilinguisme m'ont été livrés.

Les gens que j'ai rencontrés et qui m'ont parlé de leur vie entre les langues avaient sans doute des histoires plus réjouissantes à relater[3]. Et si leur plurilinguisme tient pour une bonne part aux circonstances et aux nécessités, tous mentionnent le plaisir qu'ils en retirent, l'éventail de possibilités que la connaissance de plusieurs langues leur a octroyé. Originaires d'ici ou d'ailleurs, habitant le Plateau ou le Mile-End, ils trouvent en Montréal une ville où leurs habiletés linguistiques peuvent toujours être mises en pratique. Pour certains, c'est même le foisonnement environnant qui a servi de point de départ, de terrain propice à l'apprentissage de plusieurs langues. En cela, la ville est, en maints quartiers, à l'image de toute métropole. À cette distinction près que les modèles d'intégration linguistique sont ici équivoques, marqués par le dualisme historique entre le français et l'anglais. Régulièrement, les médias francophones font le portrait d'une ville où le français est en déclin. « Le français ouvre moins de portes que l'anglais », titre par exemple *La Presse* au sujet du marché de l'emploi[4]. Les médias anglophones, de leur côté, rapportent les fermetures d'écoles de langue anglaise, le vieillissement de la population anglo-montréa-

3. Mes remerciements à Lea Berger, Geoff Frood, Alberto Guevarra, Mélanie Lapalme, Natacha Martin, ainsi qu'à Ruan Kent et à la Langathèque. On peut joindre la Langathèque au (514) 524-1125. L'adresse est le 4832, rue Boyer, Montréal, H2J 3E7.

4. François Berger, « Le français ouvre moins de portes que l'anglais : à Montréal, le chômage frappe plus durement les immigrants qui ne parlent que le français », *La Presse*, lundi 10 mai 1999, p. A1. À noter que l'article lui-même nuance le caractère alarmiste du titre en faisant intervenir d'autres facteurs que ceux d'ordre purement linguistique, par exemple la scolarisation des différents groupes d'immigrants recensés.

laise, les nombreux départs parmi la jeune génération[5]. Les préoccupations d'ordre démo-linguistique mobilisent le discours médiatique, tandis que les données des recensements alimentent des conclusions souvent contradictoires. Pendant ce temps, le choix d'une langue véhiculaire continue de s'effectuer de manière changeante, au gré des milieux, des situations... Au gré, en somme, d'un rapport de force *et* d'accommodements dont l'irrésolution semble être la seule constante[6].

À en croire les experts, le cosmopolitisme montréalais se caractériserait par un morcellement des savoirs référentiels et des instances de légitimation aptes à les constituer. Alain Médam, dans un ouvrage paru à la fin des années soixante-dix, évoquait à ce sujet une ville à mailles lâches, repliée sur ses quartiers. Selon lui, l'expérience urbaine montréalaise prendrait des allures de potentialité jamais complètement réalisée, toujours en devenir. C'est qu'elle s'accomplirait à partir de « villages » juxtaposés plus souvent qu'emmêlés. Rien, affirme Médam, « ne se noue donc jamais vraiment de stable dans la ville » ; et pourtant les unités séparées « gliss[ent] les unes dans les autres », nouant à tout le moins contact[7].

Dix ans après Médam, Simon Harel retraçait le même phénomène dans la littérature québécoise traitant de Montréal. Le cosmopolitisme, surtout dans ses versants plurilingues, y aurait longtemps été l'objet d'une certaine

5. Voir par exemple Jennifer Robinson, « Quebec Should Loosen Chokehold on English Schools », *The Gazette*, mardi 11 mai 1999, p. B2. Voir aussi l'éditorial sur la même page.

6. Carol Myers Scotton parle à ce sujet de choix linguistiques exploratoires. Voir « Code Switching as Indexical of Social Negotiations », in Monica Heller (dir.), *Codeswitching : Anthropological and Sociolinguistic Perspectives*, Berlin, Mouton de Gruyter, 1988, p. 151-186, et en particulier p. 155.

7. Alain Médam, « Les mailles lâches de l'attachement », in *Montréal interdite*, Paris, Presses universitaires de France, 1978, p. 130 et p. 128.

méfiance. Il aurait été refoulé par un souci d'attestation identitaire dont l'issue indécidable motiverait les appels à la cohésion, à la constitution « d'un savoir social prétendument partagé[8] ». À Montréal, l'identité collective québécoise aurait en effet eu sans cesse besoin de s'affirmer, ou plutôt d'affirmer son caractère francophone. En quête de consolidation, elle se serait faite « d'autant plus forte que fragile[9] ». Ainsi, le romancier montréalais Jacques Godbout faisait dire en 1972 à un personnage d'écrivain : « La libération du verbe [...] passe par l'affirmation du français en Amérique. Il ne peut y avoir de littérature bilingue.[10] » Plus récemment, c'est le critique Gilles Marcotte qui affirmait que, s'il existe une importante tradition romanesque anglo-montréalaise, la littérature québécoise n'en est pas moins francophone par définition[11].

Mais, en même temps, l'expérience urbaine renvoie inéluctablement à la confrontation et à la traversée des langues. C'est même là, sur un mode composite et jamais tout à fait euphorique, que peut être entrevue une condition commune — serait-ce d'unification incomplète. Autrement dit, si « tout ce qui concerne la langue demeure un sujet explosif à Montréal[12] », le choc des idiomes s'impose comme ce que partage l'ensemble de la collectivité. Pour Harel, du moins, les épisodes de la vie montréalaise se déroulent sous le signe de codes linguistiques et sociaux hétérogènes qui infiltrent, voire rompent les enclaves territoriales, rendant la problématique du

8. Simon Harel, *Le Voleur de parcours : identité et cosmopolitisme dans la littérature québécoise contemporaine*, Longueuil, Le Préambule, 1989, p. 52.
9. *Ibid.*, p. 53.
10. Jacques Godbout, *D'Amour, P. Q.*, Paris, Seuil, 1972, p. 153.
11. Voir Gilles Marcotte, « Neil Bissoondath disait... », *Quebec Studies*, vol. 26 (automne 1998/hiver 1999), p. 6, p. 7 et p. 9.
12. Marc Levine, *La Reconquête de Montréal*, trad. Marie Poirier, Montréal, vlb éditeur, 1997, p. 376.

franchissement étonnamment familière à des individus venant des horizons les plus différents. « Je sors de ma *communità* lorsque je te parle en français, mon amour », écrivait Antonio D'Alfonso à la fin des années quatre-vingt. Trois ans plus tard, dans un roman jouant de quatre langues, il ajoutait : « *Rifuto di parlare in un'altra lingua.* [13] »

S'intéressant aux esthétiques hybrides développées dans le contexte montréalais, Sherry Simon note que les productions culturelles où ces esthétiques peuvent être retracées sont animées d'une « surconscience » linguistique bien ancrée dans la tradition québécoise. Or, ces dernières années, les modèles duels de confrontation anglais-français, sans pour autant disparaître, auraient subi d'importants réaménagements. Ils feraient à présent place à une véritable fascination pour des formes de plus en plus variées de plurilinguisme. Tandis que journalistes et politiciens ressassent les enjeux de « la question linguistique » québécoise, les productions culturelles qu'aborde Simon « speak the mixed languages of many of Montréal's neighbourhoods, they express the curiosity provoked by encounters with a variety of cultural traditions, newly translated into personalized idioms [14] ». Au discours officiel et à ses impasses, nombreux sont les écrivains, dramaturges, cinéastes qui semblent préférer, comme sources d'inspiration, les pratiques conviviales quotidiennes de beaucoup de leurs concitoyennes et concitoyens.

13. Antonio D'Alfonso, *L'Autre rivage*, Montréal, vlb éditeur, 1987, p. 141 ; *Avril ou l'anti-passion*, Montréal, vlb, 1990, p. 93.

14. Sherry Simon, « National Membership and Forms of Contemporary Belonging in Quebec », in André Lapierre *et al.* (dir.), *Language, Culture and Values in Canada at the Dawn of the 21st Century/Langues, cultures et valeurs au Canada à l'aube du XXIe siècle*, Ottawa, Carleton University Press, 1996, p. 129. Voir aussi *Le Trafic des langues : traduction et culture dans la littérature québécoise*, Montréal, Boréal, 1994, p. 29-33. Simon emprunte la notion de surconscience linguistique à Lise Gauvin.

De l'avis du sociolinguiste Philippe Barbaud, la tolérance linguistique qui caractérise Montréal est bien réelle, sauf qu'elle est surtout le fait de l'incapacité du français à s'y faire reconnaître comme *la* langue de l'identité québécoise[15]. Mais peut-être cet objectif d'homogénéisation identitaire dissimule-t-il d'autres modalités possibles d'appartenance et d'attachement à une collectivité dont les manifestations sont de toute façon toujours singularisées. Si l'ambivalence montréalaise conduit au rejet des certitudes, doit-elle impliquer pour autant la certitude d'un rejet ? L'histoire de Lea, dont le français est la quatrième langue, invite à des interprétations moins exclusives de l'identité. Lea a passé son enfance au Chili et en Allemagne. L'anglais, seule langue que sa mère (chilienne) et son père (allemand) avaient en commun lorsqu'ils se sont rencontrés, est sa langue maternelle. Sa famille a par la suite adopté l'espagnol, puis l'allemand, comme langue principale. Arrivée à Montréal au début des années quatre-vingt-dix, Lea a donc d'abord eu recours à l'anglais, ce qui pour elle constituait d'heureuses retrouvailles. Et si ses études à l'Université Concordia lui ont permis de parfaire sa connaissance de cette langue, son travail à temps partiel dans un restaurant mexicain la garde également en contact avec l'espagnol.

Entourée de gens qui vivaient en français, Lea ne s'est pas longtemps satisfaite du détour par l'anglais et par l'espagnol pour communiquer avec eux. Le plus souvent, ces deux langues suffisaient à la tirer d'affaire. Mais elle voulait saisir l'humour de son entourage, les jeux de mots, la spontanéité de paroles prononcées sur le vif, sans avoir à attendre les traductions. Elle aimait à répéter de pures sonorités, « comme un perroquet », cherchant à leur attribuer un sens. Elle me parle ainsi de

15. Philippe Barbaud, « French in Quebec », in John Edwards (dir.), *Language in Canada*. Cambridge, Cambridge University Press, 1999, p. 192.

la prononciation du mot « raisonnable », un de ses premiers essais, et de la joie qu'elle a ressentie par la suite lorsqu'elle s'est mise à rêver en français. Maintenant, affirme-t-elle, le français est la langue dans laquelle elle exprime le plus d'émotions, et où elle cherche à se raconter les événements qui composent sa vie montréalaise. Lea trouve étrange et en même temps significatif d'en être venue à tenir son journal dans cette langue, alors qu'elle considère comme particulièrement déficiente sa formation en français écrit.

Mais l'intérêt du discours de Lea sur sa vie entre les langues tient aussi à ses contradictions. D'un côté, elle insiste sur la nécessité pour elle d'éviter les interférences entre ses langues, d'en approfondir une en mettant les autres à l'écart. Empruntant l'expression à je ne sais quelle langue, elle se reproche alors d'avoir « les pieds dans plusieurs piscines ». D'un autre côté, il lui est important de conserver une place pour chacune de ses langues, et elle se refuse à faire des choix définitifs. En ce sens, choisir de s'établir à Montréal — et, qui plus est, dans le Mile-End —, c'est opter pour un mode de vie où les appartenances linguistiques demeurent ouvertes, multiples et fluctuantes. En plus d'être situé à la frontière de l'est francophone et de l'ouest anglophone, le quartier où Lea s'est installée abrite en effet une grande variété de populations immigrantes. Lea n'y est pas seule à vivre entre les langues.

Certes, le cas de Lea, s'il est représentatif des déplacements de plus en plus importants de population, demeure exceptionnel. Mais qu'en est-il de Mélanie, sa colocataire, qui a grandi dans une seule langue et en parle maintenant trois ? Mélanie a appris l'anglais en voyageant, et a eu depuis l'occasion de l'employer dans sa vie sociale, de même que dans son travail auprès d'enfants défavorisés. L'espagnol lui est venu plus tard, avec la danse flamenco et la rencontre d'un immigrant

fraîchement débarqué du Mexique. La connaissance d'une langue, croit Mélanie, ne crée pas les occasions d'en faire usage. Mais elle offre la possibilité de percevoir ces occasions, et d'en tirer profit si on le souhaite. Mélanie apprécie d'avoir pu, au travail, consoler en espagnol une fillette dont c'était la langue maternelle.

Avec le temps, Mélanie est de plus en plus à l'aise en espagnol, tandis que ses amis d'origine mexicaine se familiarisent avec le français. À la maison, Lea et Mélanie en sont venues à greffer quelques mots d'espagnol à leurs conversations en français, la première taquinant la seconde à propos de son accent mexicain. Selon les gens qui passent, ou encore les situations auxquelles elles font référence, l'anglais montre aussi le bout de sa langue. Il est courant, chez elles, d'entendre une conversation commencer dans une langue et se terminer dans une autre. Certains de leurs invités saisissent au passage l'occasion de pratiquer une langue seconde, ou de choisir dans un répertoire élargi le mot qui convient le mieux à leur propos. D'autres, encore, s'en tiennent à la langue dans laquelle ils se sentent le plus à l'aise, certains d'être compris — sinon d'emblée, du moins par le détour d'une traduction —, et s'amusent à deviner dans quelles langues on leur répondra.

Amenée par notre entretien à expliciter son usage des langues, Lea me fait part de son désir d'entrer en contact avec les gens qui l'intéressent par-delà d'hypothétiques barrières linguistiques, tout en perpétuant un univers plurilingue où elle puisse se retrouver entière. De fait, se glissant dans différents groupes linguistiques, Lea crée des réseaux d'appartenance qui traversent les langues. Et dans son sillage, elle amène ses proches à bousculer certaines de leurs habitudes linguistiques. Ainsi, Mélanie a davantage d'occasions de parler anglais depuis qu'elle habite avec Lea. De même, se rapprochant de Mélanie, une autre amie de Lea a entrepris de surmonter sa

timidité et de se mettre plus sérieusement à l'apprentissage du français.

Dans le roman montréalais, remarque Simon Harel, la figure de l'étranger est souvent assimilée à celle d'un passeur — personnage médiateur instituant un mouvement d'échappée par rapport à la rigidité d'ancrages territoriaux fermés les uns aux autres. Investi du rôle de passeur, l'étranger fictif établirait entre ces points d'ancrage une relation de contiguïté, favorisant de la sorte certaines formes de métissage [16]. Pourtant, si le passeur prend plus souvent qu'autrement le visage d'un étranger, la figure du passage entre les langues, elle, n'est certes pas une figure étrangère à la vie montréalaise, même dans des quartiers d'apparence plus homogène que le Mile-End. On n'a qu'à penser à *Myriam première*, de Francine Noël, dont l'action sise au cœur du Plateau francophone est aussi faite de références à l'anglais (langue de l'enfance d'une des héroïnes du roman) et à l'espagnol (langue de quelques-uns de ses projets d'avenir [17]). Délaissant l'arène littéraire, on peut noter que le Plateau Mont-Royal n'échappe pas à ce que Sherry Simon appelle « le trafic des langues ». Les polyglottes qui habitent ce quartier font peut-être plus uniformément l'épicerie en français ; passé la porte des boutiques, les choix linguistiques qui s'offrent à eux n'en sont pas moins nombreux.

À l'angle des rues Boyer et Gilford, la Langathèque tire parti de cette diversité et s'est donné pour mission de la cultiver, offrant depuis une dizaine d'années un service d'échanges linguistiques. « Échangez votre langue maternelle contre une autre langue de votre choix », propose sa publicité. Les gens qui s'y inscrivent sont jumelés à un interlocuteur qu'ils rencontrent, munis d'un dictionnaire

16. Simon Harel, *op. cit.*, p. 126-141 et 155. Voir aussi le chapitre suivant.
17. Francine Noël, *Myriam première*, Montréal, vlb éditeur, 1987.

et du matériel nécessaire, dans des cafés ou pour diverses activités convenues entre eux. Durant six mois, ils ont à préparer des sujets de conversation dans leur langue maternelle, de même que dans celle qu'ils désirent perfectionner. La petite équipe de la rue Boyer qui les accueille et leur trouve un partenaire est composée d'individus pour qui la diversité linguistique est chose familière, puisqu'ils sont au moins trilingues. Ruan Kent en fait partie ; c'est lui qui était sur place lors de mon passage à la Langathèque. Durant notre entretien, il répond à mes questions, posées en français, en oscillant entre le français et l'anglais. Il s'adresse en espagnol à un ancien membre de l'équipe venu faire un tour, jusqu'à ce que ce dernier passe finalement au français.

L'intérêt d'une formule comme celle des échanges linguistiques, croit Ruan, est qu'elle incite l'individu qui y prend part à s'engager activement dans son apprentissage, tout en conférant à cette responsabilité un caractère spontané apte à lui donner confiance. Plus encore, suggère-t-il, le principe d'un échange linguistique repose sur un engagement réciproque. À en croire l'auteur de *Myriam première*, cette réciprocité serait importante puisque sans elle s'installerait un rapport de domination faisant du plurilinguisme quelque chose de dérisoire. Par contre, ajoute Noël, voir quelqu'un essayer de comprendre votre langue peut, si vous y êtes attentif, vous donner « l'impression d'exister et le désir de parler la langue de l'autre[18] ». La centaine de membres que compte la Langathèque bénéficient d'une telle réciprocité. Mais ils se préoccupent aussi, selon Ruan, de faire les premiers pas — motivés par le désir de communiquer avec leur entourage ou par la crainte de ne pas y arriver à cause de la barrière

18. Jacques Pelletier et Lori Saint-Martin, « "Je suis une femme dans un pays" : entretien avec Francine Noël », *Voix et Images*, vol. XVIII, n° 2 (53), hiver 1993, p. 232.

des langues. Les langues, affirmait dans un même ordre d'idées Antonio D'Alfonso, avant d'être liées à l'expression d'une culture, se trouvent « in the mouths of people[19] ». Les échanges linguistiques rapprochent ceux qui s'y adonnent, et à qui la langue qu'ils souhaitent acquérir est encore quelque peu étrangère, des gens qui ont précisément cette langue toute prête en bouche. Ils leur fournissent une occasion, d'abord un peu artificielle, de se mêler à une autre communauté linguistique. Mais surtout, estime encore Ruan, se donner les moyens de connaître et d'utiliser plusieurs langues revient à pouvoir participer plus pleinement à sa communauté dans sa globalité, c'est-à-dire à un environnement de plus en plus multilingue.

Alberto, sans connaître la Langathèque, s'est installé à quelques rues de là quand ses amours avec une Anglo-Montréalaise lui ont fait quitter Toronto, où il était arrivé du Nicaragua quelques années plus tôt. Son choix d'habiter le Plateau n'était pas avant tout linguistique. Comédien, il appréciait d'être à proximité des théâtres, et l'atmosphère du quartier lui plaisait. Hispanophone vivant désormais surtout en anglais, il se trouvait tout à coup entouré de français. La vie entre les langues ne va pas de soi pour Alberto. L'anglais est pour lui une langue seconde acquise sur le tard, dans le tumulte de l'immigration, et avec laquelle il se débat encore. Se mettre au français revenait à entreprendre une nouvelle démarche d'apprentissage linguistique avant même que la première ait été menée à terme. Alberto se tourne donc vers le réseau anglophone lorsqu'il décide de se remettre à étudier. Parallèlement, il cherche à se donner les compétences nécessaires pour que la vie du quartier où il a choisi d'habiter ne lui passe pas sous le nez.

Son immersion dans plusieurs langues a d'ailleurs entraîné Alberto dans toutes sortes d'aventures. À son

19. Antonio D'Alfonso, « In the Mouths of People », *Vice Versa*, n° 28, mars 1990, p. 49.

arrivée à Montréal, il a collaboré avec une troupe de théâtre francophone et, jouant en français, il a alors appris à prononcer les mots de cette langue en même temps que son texte. Mais si les anecdotes particulières se succèdent dans son discours, Alberto constate aussi que la multiplicité des langues n'est pas le fait de sa seule histoire nomade : il a rencontré des anglophones et des francophones avec qui il converse en espagnol ; des hispanophones à qui il dépeint en français ou en anglais ses expériences montréalaises. Il rappelle qu'ils sont nombreux, dans son environnement, à changer de langue en changeant de pièce, d'interlocuteur ou de sujet de conversation.

Les règles suivant lesquelles de tels changements s'effectuent demeurent un mystère pour toutes les personnes plurilingues que j'ai rencontrées. Les sociolinguistes qui se sont penchés sur le phénomène accordent beaucoup d'importance aux rapports de pouvoir qui s'expriment dans le choix d'une langue de la part d'individus capables d'en manipuler plusieurs [20]. Sans remettre en question l'existence de cette dimension, peut-être y aurait-il lieu de lui associer l'attrait intrinsèque que la traversée des langues représente dans certaines circonstances, ou les formes spécifiques de connaissances que l'utilisation de plusieurs codes linguistiques peut procurer. Ainsi pour Geoff et Natacha, couple bilingue établi sur le Plateau, et qui communique principalement en anglais. Bien que Natacha se considère comme francophone, l'anglais a toujours fait partie de son paysage linguistique puisque sa mère est d'origine américaine. Natacha voit dans son usage de l'anglais avec Geoff un

20. Voir, entre autres, Monica Heller, « Code-switching and the Politics of Languages », in Lesley Milroy et Pieter Muysken (dir.), *One Speaker, Two Languages : Cross-disciplinary Perspectives on Code-switching*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995, p. 158-174 ; et Richard Y. Bourhis, « Ethnic and Language Attitudes in Quebec », in John W. Berry et Jean Laponce (dir.), *Ethnicity and Culture in Canada : The Research Landscape*, Toronto, University of Toronto Press, 1994, p. 322-360.

choix utilitaire – celui du véhicule qui, compte tenu de leurs compétences respectives, les mettra davantage à l'abri du malentendu. Geoff, lui, qui a grandi en anglais dans l'ouest du Canada, est francophile. Il utilise le français aussi bien au travail, lorsqu'il en a la chance, que dans plusieurs de ses relations d'amitié. Mais la vie commune de Geoff et de Natacha n'est pas non plus exclusivement anglophone ; il leur arrive régulièrement de poursuivre ensemble, sans changer de langue, des conversations commencées en français avec d'autres. S'ils ont des enfants, ils envisagent de les élever en français. L'anglais qu'ils emploient, remarquent-ils, est de toute façon truffé d'emprunts au français, qu'il s'agisse du lexique ou de la structure des phrases. Quant au français, Natacha sourit en entendant Geoff recourir au verbe « monter » en parlant des enfants qu'il élèvera. Geoff se demande aussi, sans trouver de réponse, ce qui l'amène à choisir le français comme langue d'usage avec certains de ses amis francophones bilingues, et l'anglais avec d'autres. Toutes les combinaisons semblent possibles. Et si quelqu'un impose parfois une langue, c'est le plus souvent celle de l'autre.

Bien sûr, les possibilités d'apprendre une langue ou une autre ne sont pas illimitées. Le statut d'une langue en un lieu donné, le nombre de ses locuteurs, le lien établi avec eux sont autant de facteurs qui influencent les choix linguistiques et leurs conditions d'émergence. Cette influence n'est jamais toutefois entièrement prévisible. Comme le fait remarquer l'anthropologue Christine Jourdan, les individus vivent au sein de formations sociales que, de façon tout à fait hétérogène, ils contribuent à façonner et à transformer. Jourdan, il est vrai, est spécialiste des îles Solomon dans le Pacifique. À Honiara, où elle mène ses recherches, pas moins de soixante-quatre groupes linguistiques sont concentrés. Pour cette population hautement diversifiée, l'absence d'une tradition urbaine et de normes clairement établies facilite la

sélection créative de pratiques hétéroclites, auxquelles de nouvelles significations sont constamment attribuées, à partir de discours dont la circulation va en s'intensifiant. Le contexte montréalais est sans nul doute bien différent. Mais il est possible qu'au sein des quartiers de Montréal, l'existence de normes concurrentes mène elle aussi à la création de ce que Jourdan appelle « ad hoc cultural solutions[21] ».

Une des solutions que semblent préférer les gens que j'ai rencontrés consiste à s'ajuster à cette instabilité des normes — voire, par leurs mouvements entre les langues, à la maintenir apparente. Plusieurs d'entre eux s'y appuient pour mettre côte à côte les langues qu'ils connaissent en contournant la question de leur statut ou de leur conformité à *une* norme. Ce faisant, ils entretiennent en souplesse la vitalité sur le sol montréalais de langues à usage plus restreint que le français ou l'anglais, et leur octroient une pertinence à l'image du rôle qu'elles ont joué dans leur propre parcours. En même temps, ils se donnent les moyens de participer à plusieurs univers linguistiques — tout en construisant le leur, résolument plurilingue.

Particulières à chacun, leurs habitudes recoupent également celles que rapportent plusieurs études sur les contacts interlinguistiques à Montréal. Les travaux de la sociolinguiste Monica Heller, par exemple, décrivent des gens qui se défendent de faire un choix, et qui alternent entre les langues jusqu'à ce que leur interlocuteur fasse connaître ses préférences. Des gens, de plus, qui refusent qu'on les cantonne d'un seul côté de la frontière linguistique. Pour Heller, ces comportements indiquent que, si l'absence de norme préétablie a de quoi mettre mal à l'aise, le geste d'imposer sa langue de façon absolue (à

21. Christine Jourdan, « Where Have All the Cultures Gone? Sociocultural Creolisation in the Solomon Islands », in Jonathan Friedman et James G. Carrier (dir.), *Melanesian Modernities*, Lund (Suède), Lund University Press, 1996, p. 49; voir aussi p. 37.

supposer qu'on n'en ait qu'une) l'est encore davantage. Cependant, ajoute-t-elle, on aurait tort de ne voir dans ce malaise que le résultat d'interactions sociales marquées par le respect pour l'autre. Heller suggère plutôt que faire montre de sa flexibilité et de son aisance dans des rôles variés serait en voie de prendre plus de valeur sur le plan social que l'exercice d'un contrôle sur les choix linguistiques [22].

Reste qu'un enjeu éthique se manifeste tout de même dans l'habitude qu'ont Lea et les autres de mobiliser des ressources linguistiques multiples de façon non exclusive. Dans le cas du plurilinguisme, refuser de choisir n'est pas refuser de s'investir. Au contraire, développer et maintenir un répertoire linguistique polyvalent implique tout un travail d'apprentissage, puis une pratique constante, pour entretenir et garder vivante sa relation avec plus d'une langue. Comme le signalait D'Alfonso, une langue ne se maintient en un lieu que si elle y est utilisée. Le choix de ne pas choisir, de multiplier l'éventail, est donc un choix actif dont les conséquences sont comprises et recherchées par les gens qui l'adoptent. En ce sens, une telle démarche a beaucoup à nous apprendre sur la façon de gérer droits et responsabilités à un moment où la multiplicité est de plus en plus vivement revendiquée.

Dans maintes sociétés dites primitives, le plurilinguisme a longtemps constitué, avant que les mouvements de colonisation européens ne viennent en modifier considérablement la donne, une forme privilégiée d'interaction entre les individus et entre les groupes [23]. Parler

22. Voir Monica Heller, « Ethnic Relations and Language Use in Montreal », in Nessa Wolfson et Joan Manes (dir.), *Language of Inequality*; Berlin et New York, Mouton de Gruyter, 1985, p. 75-90.

23. Sur le statut du plurilinguisme dans l'Europe d'avant la constitution des États-nations, voir Leonard Forster, *The Poet's Tongues: Multilingualism in Literature* - The de Carle Lectures at the University of Otago, 1968, Cambridge, Cambridge University Press (en association avec University of Otago Press), 1970.

la langue de ses voisins faisait alors partie des règles élémentaires de socialisation : au sein de territoires habités par des communautés petites et nombreuses qui se distinguaient entre autres sur le plan linguistique, les pratiques plurilingues représentaient le seul moyen d'arriver à une certaine cohésion. Anne Acco, auteur autochtone canadienne, relate que c'est sur un tel mode que les membres de sa communauté ont d'abord accueilli les langues coloniales, même si ce fut pour ensuite constater l'ethnocide auquel leur propagation participait. « You had what were called "illiterate people" who knew six languages », se remémore-t-elle, en expliquant : « My grandfather [...] could speak so many dialects of the Cree, he could speak Dene and its different variations, he spoke French, and he also spoke English.[24] »

Aujourd'hui, les discours sur la segmentation sociale confinent le plurilinguisme à une pratique exceptionnelle, résultante d'enjeux plus globaux et fondamentaux qu'il s'agirait de déchiffrer à travers lui. Pendant ce temps, les rues de mon quartier voient les pratiques plurilingues devenir sans tambour ni trompette une forme parmi d'autres de convivialité. Et je lis dans un roman de Robert Mazjels[25], soi-disant écrit en anglais, de longs, de très longs passages en français, de même qu'une fascination pour le tagalog, le visayan, le llongo, le cebuano, langues multipliées dont la cohabitation façonne le paysage linguistique des Philippines en même temps que l'imaginaire d'un auteur de ma ville.

24. Anne Acco, in Hartmut Lutz, *Contemporary Challenges : Conversation with Canadian Native Authors*, Saskatoon, Fifth House Publishers, 1991, p. 124-125.

25. Robert Majzels, *Hellman's Scrapbook*, Dunvegan (Ont.), Cormorant Books, 1992.

Catherine Leclerc enseigne et étudie à l'Université Concordia. Elle prépare une thèse de doctorat portant sur les manifestations du plurilinguisme dans la littérature contemporaine. Elle est née sur le Plateau et y habite toujours.